

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 28. — 10 (22) Octobre, 1854.

LES ALBANAIS.

—0000—

ALBANESISCHE Studien, von Dr. jur. Johann Georg von Hahn, K. K. Consul für das östliche Griechenland. Wien, 1853 (Études albanaises, par M. J. G. de Hahn, consul d'Autriche dans la Grèce orientale, ancien consul à Jannina.)

—0000—

Dernière partie (*).

—0000—

L'invasion ottomane produisit un bouleversement général en Albanie. L'œuvre de la civilisation grecque, ruinée une première fois par la conquête romaine, restaurée plus tard à force de labeur et d'habileté, allait y succomber pour la seconde fois. Une portion considérable de la population se convertit à l'islamisme. Ceux qui ne le firent pas

(*) Voir les livraisons 19 et 24.

par contrainte y étaient entraînés par mille séductions : on trouvait dans l'apostasie la fortune, la puissance, ou au moins un abri contre l'oppression. Beaucoup cependant restèrent fidèles à la foi de leurs pères ; et ce dévouement à la religion nationale ne fut pas toujours acheté au prix de la liberté : dans les montagnes surtout, plus d'un district chrétien conserva son indépendance, en faisant le coup de fusil contre les dominateurs du plat pays. La population, décimée par cette guerre incessante, se vit diminuer aussi par l'émigration : plusieurs milliers d'habitans, abandonnant le sol natal, cherchèrent un refuge dans l'Italie méridionale et en Sicile (*). Toute organisation sociale et politique, toute culture morale et matérielle dut s'effacer pour des siècles devant une domination qui combinait les fléaux d'un despotisme odieux avec les convulsions éternelles de l'anarchie.

« On admet en général que la population mahométane de l'Albanie est supérieure à la population chrétienne », dit M. de Hahn, tout en ajoutant que pour lui il ne saurait indiquer, même approximativement, le nombre des habitans attachés à chacune des deux religions. Cette grande apostasie ne se fit pas du premier coup. En 1618, Macédonio (***) ne comptait encore en Albanie qu'un Turc sur cent habitans ; la proportion actuelle serait, comme on l'a vu, de plus de 50 pour cent ; il ne trouvait que peu de musulmans en Herzégovine et beaucoup moins de

(*) D'après Bundelli, la population actuelle des colonies Greco-Albanaises du royaume de Naples, non encore italianisées, monterait à 86,000 âmes (Études alb. p. 14 et 31.)

(**) Documents recueillis par M. Ranke dans le Vol. II de sa *politische Zeitschrift*, que je n'ai pas sous les yeux et que je cite d'après M. Doué, Vol. 2 p. 406.

musulmans que de chrétiens en Bosnie; aujourd'hui il y a dans ces deux pays 7 à 800,000 musulmans sur environ 1,000,000 d'habitans. L'apostasie fut donc consommée lentement, successivement, suivant le plus ou moins de résistance des populations opprimées, le plus ou moins de zèle déployé par le gouvernement turc. Celui-ci en effet non seulement rencontrait souvent sur son chemin des martyrs obstinés de la foi chrétienne, mais lui-même était embarrassé dans sa marche par des exigences religieuses contradictoires et par des considérations politiques divergentes. Tandis que des docteurs fanatiques lui faisaient un devoir d'augmenter par tous les moyens le nombre des croyans, un verset du Coran lui imposait l'obligation de ne point molester ses sujets dans leur conscience religieuse. D'une part on sentait le besoin de recruter, de temps à autre, parmi les chrétiens, de nouveaux élémens de force et de vitalité pour l'empire ottoman ; de l'autre il était à craindre que la conversion, prenant des dimensions extraordinaires, n'en vint à absorber toute la population des rayas et n'enlevât ainsi à l'industrie ses bras, au maître ses esclaves, au trésor ses recettes : car le raya seul travaillait, la vocation du croyant était de jouir. De là des hésitations et des retards qui expliquent ces progrès peu rapides de l'islamisme.

Toutefois, et malgré les raisons qui entravaient le développement du prosélytisme turc, comme il y en avait d'autres qui le poussaient sans cesse en avant, il gagnait toujours du terrain et obtenait en définitive des résultats considérables. Dès la fin du XVI^e siècle Jos. Gerhard de Meiern s'alarmait de la diminution des chrétiens de la Turquie. (*)

(*) Documents recueillis par M. Ranke.

On peut même dire que cette lente agonie du christianisme, ces alternatives de tolérance et de rigueur, avaient quelque chose de plus pernicieux que n'en aurait eu une persécution franche et une apostasie générale. Comment décrire l'anarchie morale et les déchirements domestiques que susciterent ces conversions intermittentes, qui firent prendre au prosélytisme musulman le caractère d'une exploitation périodique, et semblaient avoir mis les générations chrétiennes en coupe réglée ? Les liens les plus chers furent brisés, ou transformés en des accouplements monstrueux. « Chi ha il fratello, chi il figliuolo, chi il padre et il parente Turco, » disait en 1625 le voyageur italien Montealbano. « Tel porte le nom de Hassan dont le père s'appelle Nicolas » disait en 1815 l'auteur grec d'un traité des guerres de Souli et de Parga contre Ali-pacha. Un ébranlement général des convictions religieuses marcha de pair avec cette désorganisation des familles. Il y eut des chrétiens professant en apparence la loi du Prophète, et des musulmans qui ne lui étaient que bien faiblement attachés. Prêtant l'oreille tantôt à ses intérêts, tantôt aux derniers échos de sa conscience, on flottait entre les deux religions et on finissait souvent par n'en avoir aucune.

L'histoire ne s'est pas toujours arrêtée aux détails de ces obscurs malheurs. Il y a là pourtant, dans la seule Albanie, neuf cent mille âmes environ, arrachées de la sorte à la foi chrétienne ; rapt colossal, dont on pourrait suivre les traces au moyen de quelques faits, et à leur défaut par des inductions et des analogies. N'y aurait-il pas quelque intérêt à le faire ?

Tout porte d'abord à croire que, par suite des invasions

réitérées du XV^e siècle et du XVI^e, l'Albanie vit se reproduire chez elle les scènes de désolation dont la Bosnie fut le théâtre en 1463, lorsque 30,000 hommes y furent enrôlés d'un seul coup par Mahomet II pour le service du corps des janissaires. (*) Il est ensuite à présumer que la dime des enfants chrétiens perçue pour le recrutement régulier de ce corps d'élite, pesa sur l'Albanie tout aussi cruellement que sur les autres provinces de l'empire. (**)

Mais l'apostasie était alimentée surtout par les persécutions locales; et il s'est conservé à ce sujet certaines particularités qui peuvent donner une idée des violences dont l'Albanie fut de tout temps la victime. Ainsi, la ville de Jannina n'avait capitulé, en 1431, qu'en stipulant la conservation de ses franchises, mais le traité était à peine juré que les Turcs firent enlever toutes les filles des principales maisons du pays pour en parer leurs harems. (***)

(*) Hammer vol. 2, p. 78.

(**) L'effectif des janissaires, lors de leur institution, fut fixé à 1000 hommes, et il fut décidé qu'on prélèverait un millier d'enfants chrétiens par an pour le recrutement de ce corps. Cette conscription, même ainsi restreinte, devait donner, après 300 ans de durée, un total de 300,000 enfans. Déjà cependant sous Mahomet II l'effectif était de 12,000 hommes, sous Soliman il fut élevé à 20,000, et il a atteint le double de ce dernier nombre au temps de Mahomet IV. Aussi M. de Hammer (vol. 1, p. 94) présume-t-il qu'un demi million d'enfants chrétiens est le moins de ce qui a dû être enlevé pour le service du corps des janissaires. Sans prétendre donner des nombres précis, je me permettrai de faire remarquer que, suivant ses propres données, le chiffre de l'illustre orientaliste paraît encore trop au dessous de la vérité pour pouvoir servir même de minimum. Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'il y avait quelquefois des enrôlemens extraordinaires montant à plusieurs milliers d'hommes, comme on l'a vu par l'exemple de la Bosnie, cité dans le texte.

(***) Hammer, vol. 1, p. 442, 443.

En 1610, Bizzî, archevêque d'Antiwari, se plaignait de ce que les chrétiens embrassaient en masse l'islamisme, pour éviter le paiement vexatoire des impôts; et il ajoutait, que si cela continue ainsi, dans dix ans peut-être les Albanais seront tous musulmans. (*)

La réforme entreprise par Moustapha Köprili vers la fin du XVII^e siècle, n'apporta aucun soulagement à la condition des rayas en Albanie. Si l'impôt des enfants fut supprimé, ce ne fut ni un témoignage de faveur pour les chrétiens, ni une conséquence de cette réforme. La suppression lui était antérieure, et elle eut lieu dans un intérêt mesquin des Turcs eux-mêmes. (**). La population chrétienne continua d'ailleurs à être entamée par tous les autres moyens du prosélytisme. Zmaïewitsch, archevêque d'Antiwari, cite 200 catholiques forcés de devenir musulmans au commencement du XVIII^e siècle. (***) Ce n'était qu'une bagatelle à côté d'un fait dont j'emprunterai les détails navrans au récit de Pouqueville.

Il existe dans la vallée de la moyenne Voïoussa, à l'est de Premeti, un district connu sous le nom de Caramou-ratadès, qui compte trente six villages albanais. Il faisait autrefois partie du ressort spirituel de l'évêque grec de Pogoniani, un des suffragans de l'archevêque de Bérat. Malgré les souffrances qu'ils avaient à endurer de la part de leurs voisins mahométans de Premeti, de Lexicovo et de Colonia, ces malheureux chrétiens tinrent ferme jusqu'en

(*) Documens recueillis par M. Ranke.

(**) Die serb. Revolut. par M. Ranke, pag. 240. Les Turcs n'ont aboli l'impôt du sang chrétien que pour faire profiter leurs propres enfans des avantages attachés au corps des janissaires.

(***) Documens recueillis par M. Ranke.

1760. La patience leur manqua au commencement de cette année; d'un commun accord, ils décidèrent alors « d'é-
« puiser la rigueur des jeûnes et des mortifications, pour
» se rendre le ciel favorable, avec la résolution, s'il n'é-
» xauçait pas leurs vœux, de renoncer à son culte. En
» vain le prélat qui veillait sur le troupeau de Jésus-
» Christ, représenta qu'il ne fallait pas tenter le seigneur,
» le peuple fut sourd à sa voix. On observa avec plus de
» sévérité que jamais le long et rigoureux carême qui
» précède la fête de Pâques; et le jour solennel de la ré-
» surrection ayant paru sans apporter de terme ni d'espé-
» rance aux malheurs publics, l'abjuration générale fut
» prononcée. L'évêque et les papas (les prêtres) reçurent
» ordre de s'éloigner; et le peuple, après avoir reproché
» aux simulacres des saints, leur indifférence, déclara à
» la face du ciel, qu'il embrassait la religion de Maho-
» met. Après cette révolte religieuse qui eut lieu le même
» jour dans tous les villages, on appela un cadî et des i-
» mans, on récita la profession de foi, et l'on se fit circon-
» cire, par récrimination contre la providence. Le petit
» nombre de ceux qui refusèrent d'apostasier durent se
» retirer du pays, comme l'avaient fait les ministres des
» autels. » (*)

Ces tristes événemens ne discontinuaient pas, ils étaient même encore tellement fréquens au commencement de ce siècle, que Leake et Pouqueville exprimèrent de nouveau des craintes sérieuses sur l'avenir réservé à l'élément chrétien de ces contrées. Il leur paraissait en effet impos-
sible qu'à la longue il put résister aux tortures qu'on lui

(*) Pouqueville, voyage dans la Grèce. Tom. 1, p. 206, 207.

faisait éprouver, et ils pensaient que l'Albanie, cet antique foyer du christianisme, finirait par devenir un pays purement mahométan.

En dépit de ces sinistres pronostics, l'auteur des *Études albanaises* assure que le mal s'est arrêté depuis quelque temps. Il y voit un effet des dernières réformes de la Turquie : l'oppression ayant, selon lui, diminué de violence, les chrétiens seraient aujourd'hui d'autant moins tentés de changer de religion que la population musulmane a été soumise à la conscription militaire. Mais la conscription a-t-elle jamais été assez sérieusement appliquée à l'Albanie, pour qu'on soit autorisé à admettre qu'elle a pu déjà contrebalancer tous les autres avantages de la position faite aux musulmans par la législation et l'administration turques ? M. de Hahn convient lui-même de l'insuccès des essais tentés par la Porte pour introduire ses réformes dans la haute Albanie, en ayant soin d'ajouter que cette province est régie tout-à-fait à l'ancienne manière, et que notamment elle n'a jamais fourni de recrues pour l'armée régulière (*). Il laisse entendre, il est vrai, qu'il n'en est pas de même dans le reste de l'Albanie ; mais voici M. Boué qui, après avoir assuré que les Toskes (les Albanais du sud) ont déclaré aussi en grande partie ne vouloir servir qu'en corps irrégulier, résume en ces termes son opinion sur la situation faite au pays tout entier par suite de ces fameuses réformes. « D'un côté le pacha » de Scutari dépend du bon ou mauvais vouloir des Mal- » sores et des Myrdites, tandis que son collègue de Jannina » n'a su se donner la paix qu'en gorgeant d'or et de pla-

(*) P. 103.

» ces les chefs de bandes et les hommes audacieux qui pou- » vaient lui être redoutables. Presque partout les pachas » et les ayans ont été obligés de modifier les ordres de » la Porte pour pouvoir rester à leur poste ou préve- » nir des révoltes . . . Enfin pour achever le tableau de » la prétendue tranquillité de l'intérieur de la Turquie, » il faut rappeler qu'un camp permanent est établi à Mo- » nastir pour effrayer les Albanais, comme un autre à » Sophie ou à Nisch pour tenir en respect les Bulgares. » Ces exposés suffisent pour donner une idée du genre » de gouvernement qui existe en Albanie, et des avanta- » ges qu'on en peut attendre pour ce pays » (*). Et si ces exposés pouvaient encore laisser quelques doutes sur l'inefficacité de la réforme, les rapports publiés dernièrement par les *Blue-books* n'ont-ils pas prouvé surabondamment que les cruautés révoltantes auxquelles les chrétiens sont en butte à l'heure qu'il est en Albanie, ne le cèdent en rien à leurs misères d'avant le *Tanzimat* ?

Cependant l'auteur des *Études albanaises* a cru pouvoir apporter un fait à l'appui de son assertion. Les habitans du district de Schpat, situé au nord-est de Bérat, quoique professant la religion grecque, avaient pris, de temps immémorial, des noms turcs pour se soustraire aux vexations du régime musulman. Ils passaient en effet pour des coreligionnaires aux yeux des autorités du pays, d'autant plus que les Turcs osaient rarement s'aventurer au milieu de cette peuplade guerrière, lorsque tout-à-coup, il y a quelques années, ce district déclara vouloir retourner ostensiblement à sa vraie religion, en s'astreignant au paiement de la capitation.

(*) Tom. 4, p. 122—125. Voir aussi le travail sur les Albanais publié par M. Cyprien Robert dans la Revue des deux Mondes ; tome 31, p. 401.

Mais ce fait pourrait difficilement constituer un argument concluant dans la question. Prétendre que les apostasies ont cessé par le changement en mieux survenu dans la condition des rayas d'un côté, et de l'autre par la charge du recrutement imposée à la population musulmane, c'est se servir d'une raison plausible, sinon solide. Mais il est impossible d'admettre que des musulmans, ou des gens passant pour tels, s'exposeraient au châtiment certain infligé à tout Turc qui embrasse une religion étrangère, rien que dans l'espoir d'échapper à l'obligation fort problématique du recrutement. Il ne faut pas non plus oublier qu'en Albanie, il y eut beaucoup de ces retours à la foi chrétienne dans des temps bien antérieurs à la réforme ou dans des circonstances qui ne permettent guère de douter qu'elle y fut absolument étrangère. Ainsi Pouqueville assure qu'à la fin du siècle passé on avait vu se rétablir quelques villages chrétiens dans la vallée des Caramouratadès (*); et le martyr raconté par le même auteur, de ce Hassan de Castorie, qui, régénéré par le baptême sous le nom de Georges, périt, du temps d'Ali-pacha, victime des plus cruels supplices, prouve également que les rigueurs du code mahométan n'ont pas toujours empêché les musulmans de revenir à la foi chrétienne (**). M. de Hahn ne raconte-t-il pas lui-même les tragiques aventures des habitans du village de Gilani, dont le seul crime fut d'avoir voulu se convertir à la religion de leurs pères? Je ne sais si ce fait eut lieu avant ou après la promulgation du Tanzimat; mais quand même il lui serait postérieur, la réforme n'y pouvait avoir contribué, le vil-

(*) Voyage, tome I, p. 207.

(**) Histoire, tome I, p. 297.

lage de Gilani étant situé dans la haute Albanie, où, de l'aveu de M. de Hahn, le nouveau système d'administration n'a jamais été appliqué.

Non certainement; des raisons de conscience, des insinuations politiques ou religieuses ont pu motiver ces conversions, la réforme n'y a été pour rien. D'ailleurs, pour les chrétiens d'Orient en général, et pour ceux de l'Albanie en particulier, la réforme n'est pas une expérience aussi moderne qu'on semble le croire, ni une illusion dont ils n'aient pas eu tout le temps de connaître les déceptions. A lire les firmans expédiés dans les provinces par Moustapha Köprili (*), on ne voit pas qu'il y ait une grande différence entre son *Nisami djedid* et le Tanzimat; mêmes promesses, mêmes espérances. Or l'on sait si elles n'avaient pas été démenties, et si, depuis 150 ans, les chrétiens n'ont pas dû continuer de se préserver par l'apostasie, contre les abus de la tyrannie musulmane. C'est que le *Nisami djedid* n'a pas plus été exécuté alors que le Tanzimat ne l'a été de nos jours. Comment pouvait-il en être autrement? Toute réforme essayée en faveur des chrétiens est un coup porté à l'existence même du régime turc; réalisée, elle en déterminerait infailliblement la chute. Voici pourquoi la condition des rayas fut de tout temps le contre-pied de la condition du gouvernement turc (**). Quand celui-ci était au comble de sa puissance, ceux-là étaient au comble de leur

(*) « Spediti decreti imperiali per tutta la Grecia, Armenia, Macedonia, Bulgaria et Albania, di levar ogni aggravio dalli suditi christiani, e che non siano obbligati di pagar altro che l'ordinario tributo. » Hammer, note de la p. 551 du 6. vol. Voir aussi le texte de cette page et suivante, ainsi que la fin du vol. 6. et le commencement du vol. 7.

(**) Die serb. Revol. p. 12—13.

détresse; leur octroyait-il quelques concessions? preuve qu'il faiblissait; mais précisément parcequ'il était faible, au dedans comme au dehors, il ne pouvait faire respecter ses intentions par la masse de ses coréligionnaires. Que si par hasard il reprenait un peu de vigueur, il s'empressait de retirer ses concessions ou de les laisser tomber en désuétude. Tel est le cercle vicieux où l'on voit tourbillonner sans cesse la malheureuse destinée des chrétiens de l'orient.

La véritable cause de l'extinction des apostasies, si tant est qu'elles aient définitivement cessé, doit être cherchée dans ce fait, que l'islamisme avait fini par absorber toute la population purement albanaise du pays; le feu se serait éteint faute d'alimens à dévorer. Restent, il est vrai, les Grecs, les Vlaques et les Albanais grécisés (*); mais ceux-ci ont été de tout temps très difficiles à entamer par le prosélytisme turc. A fort peu d'exceptions près, l'islamisme dut se borner à ne faire des acquisitions que parmi la race purement albanaise. M. de Hahn en convient à plusieurs reprises. (**). Une remarque de l'auteur de la *Turquie d'Europe* vient à l'appui de ce fait. « Dans la » Thrace, la Bulgarie et la Macédoine, dit M. Boué, les fa- » milles distinguées du pays ayant été extirpées ou chassées, » ou ayant préféré rentrer dans l'obscurité plutôt que d'ab- » jurer le christianisme, il n'y a pas eu autant de conversions » que dans l'ouest de l'empire, où l'exemple en a été donné » par la noblesse toute puissante dans ces temps reculés

(*) Je ne parle pas des Myrdites catholiques, car ceux-ci constituent, à l'instar des Monténégrins, une petite principauté à peu près indépendante de la domination turque. M. Boué, Tome 1, p. 419.

(**) P. 17, 35 note 72, 322.

«... Dans la Turquie occidentale, la noblesse bosnia- » que a donné la première l'exemple de mettre ses avan- » tages temporels au-dessus de la croyance religieuse, et » une partie des Albanais ont suivi cette impulsion par les » mêmes mobiles.»(*) Ainsi donc dans les provinces orienta- » les où prévaut l'élément grec ou grécisé, il y eut beaucoup » moins de conversions que dans la partie occidentale, qui é- » tait principalement occupée par les races slaves et albanai- » ses. Cependant parmi les provinces occidentales, l'Albanie » présente une population entremêlée de Grecs ou de races » grécisées, tandis que l'Herzégovine et la Bosnie ont entiè- » rement échappé à l'influence grecque; et c'est justement » dans ces deux derniers pays que, toute proportion gardée, » l'islamisme a fait ses plus nombreuses conquêtes. Enfin » dans l'Albanie même, c'est parmi la race purement alba- » naise que l'apostasie a exercé les plus grands ravages.

En général tout ce qui était grec, ou du moins a eu le temps de se façonner un peu à l'esprit grec, fut d'une fermeté admirable dans cette lutte contre l'islamisme. Les Albanais et les Slaves non grécisés y firent au contraire preuve d'une extrême faiblesse (**). Les Albanais ont érigé en axiome le droit du plus fort en matière de religion. « La où est l'épée, là est la croyance » est un dicton qui se rencontre souvent dans leur bouche. « Il faut obéir

(*) Vol. 3, p. 405. C'est ce qui explique comment, malgré les nombreuses apostasies de l'Albanie, de l'Herzégovine et de la Bosnie, les chrétiens de la Turquie d'Europe sont encore en immense majorité, par rapport aux musulmans. La proposition eut été en raison inverse, si l'islamisme avait fait le même chemin dans les provinces orientales.

(**) A l'exception pourtant des Serbes de la Serbie, qui surent se préserver des atteintes de l'islamisme tout aussi bien que les Grecs.

au maître » disaient-ils pareillement du temps de Bizzi. Ces hommes si magnifiques sur le champ de bataille, qui se jetteraient tête baissée sur une batterie et en essaieraient le feu sans sourciller, sentent le cœur leur manquer à l'idée d'une persécution qu'ils auraient à endurer pour la conservation de leur foi; ils rappellent cet *enfant chéri de la victoire* qui perdait contenance à la vue d'un gendarme. Ce manque de vigueur morale impliquant l'absence de toute conviction sérieuse, il y eut parmi les Albanais non grécisés, des faits inouis d'indifférence religieuse, des actes de légèreté inconcevable. Ne cite-t-on pas du côté de Scodra un village qui, au siècle passé, apostasia tout entier, rien que parce que, le curé voulant officier un peu plus tôt que cela ne convenait à ses paroissiens, ceux-ci pensèrent ne pouvoir mieux vider ce différend qu'en devenant Turcs? (*)

Qu'il y a loin de ces misères à l'abnégation souvent héroïque, toujours digne qu'ont déployée les Grecs en Albanie, comme partout ailleurs, dans leur campagne séculaire contre l'islamisme! Eux aussi, sans doute, payèrent leur tribut à la faiblesse humaine. Les traditions albanaises font remonter jusqu'à George Kastrioti, l'origine de la grande famille des Bouschatli qui a gouverné héréditairement le paschalik de Scodra jusqu'en 1831; les pachas héréditaires de Bérat, dont le dernier, Ibrahim, périt par les mains d'Ali-pacha, en 1820, se glorifiaient aussi d'être des rejetons renégats du héros de Croja (**). Le fameux Omer Vrioni était également, dit-on, un descen-

(*) Études alb. p. 36.

(**) Les Albanais par M. Cyprien Robert, Revue des deux mondes, tome 31, p. 380, 393.

dant des Paléologues, derniers princes de Mousaki, qui apostasièrent au commencement du XVI^e siècle (*). Fondées ou non, ces généalogies prouvent que, dans l'opinion du pays, quelques familles grecques avaient abjuré la religion chrétienne. On sait d'ailleurs que plusieurs Grecs de l'Albanie s'étaient élevés, par le moyen de l'apostasie, aux plus hautes dignités de l'empire (**); mais c'étaient des écarts individuels. Prise en masse, la population grecque ou grécisée, sut opposer aux tentations comme aux persécutions du prosélytisme turc, une résistance inébranlable. Mieux encore, elle sut échapper, en partie du moins, à la domination ottomane, soit en la repoussant franchement, soit en lui faisant ses conditions. Toutes les villes à immunités, tous les cantons libres, à l'exception des Myrdites, appartenaient à la race grecque ou grécisée du pays. La grande ville de Jannina maintint ses privilèges et continua à s'administrer à l'intérieur comme une république jusqu'en 1716, où elle se vit pour la première fois soumise au haratsch. Une confédération de communes indépendantes s'étant formée tout autour de la population si industrielle de Phliatès, brava, pendant des siècles, la tyrannie musulmane; c'étaient Gomenizza, Sajadès, Margariti, Paramithia, Louro, petites républiques qui se rattachaient de plus à celle de Parga, où leurs citoyens trouvaient, en cas de revers, un asyle à l'abri de la protection vénitienne. Les Chimarotes aussi purent conserver, jusqu'aux temps d'Ali-pacha, leur liberté, malgré les attaques dont ils furent l'objet de la part de Bajazet II, en 1492, et de Soliman le grand;

(*) Pouqueville, histoire de la Grèce, Vol. I, p. 311.

(**) Spectateur, tome I, p. 109 et suiv.

en 1537 ; ils avaient obtenu des firmans qui reconnaissaient leur indépendance, les déchargeaient du paiement de tout impôt, et ne les astreignaient qu'à fournir un contingent pour les expéditions militaires. Parlerai-je enfin de la célèbre confédération de Souli, des cantons libres de la population vlaque du Pinde, de tant d'autres districts chrétiens de l'Albanie, qui n'étaient soumis que de nom à la suzeraineté Ottomane ?

Ceux qui avaient changé de religion ne l'étaient pas plus que les chrétiens. Ils avaient livré leurs âmes pour garder leurs mousquets, et n'avaient subi la loi du Prophète que pour échapper à celle du sultan. Peu à peu il se forma parmi la population musulmane du pays une aristocratie militaire qui ne vécut que de pillage et ne respecta d'autre droit que celui du plus fort. La situation qu'elle fit à l'Albanie rappelle les plus mauvais jours du moyen âge européen. Chaque canton, souvent chaque ville, constituait un petit état subdivisé lui-même en plusieurs partis (pharès) qui, rangés sous des chefs à peu près indépendants, se faisaient une guerre continuelle et ne s'unissaient parfois, que pour la faire en commun, soit contre les chrétiens, soit contre les pachas envoyés par la Porte ottomane. Celle-ci avait fini même par n'en pas envoyer du tout ; depuis deux cents ans les pachaliks de l'Albanie étaient abondonnés à des grands feudataires du pays. Cinq membres de la famille des Bouschatli régnèrent successivement jusqu'en 1831 à Scodra, le chef-lieu de la haute Albanie ; avant eux, ce pachalik fut souvent donné aux Tschalousch, chefs de l'un des deux grands partis qui divisaient la ville de Scodra. La moyenne Albanie était de même gouvernée héréditairement par une famille indigène,

ayant son principal siège à Bérat. Enfin à Janina on voit surgir tantôt un Soliman-pacha d'Argyrokaastro, tantôt un Courd-pacha de Bérat, ou un Ali de Tébelin, ou même un Janiote que la chronique épirote appelle en grec Calopacha. Tout cela ne tournait pas au plus grand avantage de la Porte ; mais quand il lui arrivait d'envoyer sur les lieux des gouverneurs à elle, ils y étaient exposés à tant de déboires, que, bon gré, mal gré, on était forcé de renoncer à toute idée de centralisation. Un jour, c'était dans la seconde moitié du XVII^e siècle, arrivent à Scodra deux frères originaires d'Ipek ; l'un était nommé pacha, l'autre kehaja. Aussitôt les chefs des deux partis de la ville, faisant provisoirement taire leurs querelles domestiques, se concertent pour s'attaquer aux intrus. Le pacha et le kehaja sont assassinés avec toute leur suite. La Porte expédie un commissaire extraordinaire chargé de procéder à une enquête sur les lieux ; mais il dut se borner à faire tomber quelques têtes de malheureux chrétiens, qui servirent de boucs émissaires dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres. Environ à la même époque, on apprend à Scodra qu'un nouveau pacha arrivait de Constantinople. Mehmet bey, le premier des Bouschatli, se trouvait alors à la tête du parti le plus puissant de la ville ; il s'empressa d'aller avec tous les notables au devant du nouveau dignitaire, et se fit accompagner de quelque deux cents montagnards dans le plus simple appareil de la nature. Le pacha ayant exprimé son étonnement sur cette singulière toilette, notre bey répondit, en haussant les épaules, qu'en effet l'Albanie était un pays sauvage et que S. A. pourrait avoir plus d'une occasion de s'en apercevoir. Le pacha parvint ainsi jusqu'à la maison qui avait été

préparée pour lui par Mehmet bey; mais il ne s'était pas encore reposé, qu'il entendit une pluie de pierres en assaillir le toit. Mehmet bey, mandé aussitôt pour s'expliquer sur ce nouveau phénomène, déclara que c'était la manière en usage parmi les sauvages de la montagne, de faire savoir qu'ils désiraient être rétribués pour avoir accompagné le cortège de S. A. Le pacha lui fit donc remettre une somme à distribuer parmi les sauvages. Mehmet bey était cependant à peine de retour de cette commission, qu'une nouvelle grêle de pierres retentit sur le toit, la rétribution accordée n'ayant pas répondu à l'attente du cortège, qui demanda une somme quatre fois plus forte. Après ces préliminaires, on ne sera pas étonné d'apprendre que l'envoyé de la Porte fut traité comme un prisonnier à Scodra, et que sa suite dut vendre tous ses effets pour ne pas mourir de faim. Il finit par demander son rappel, qui ne se fit pas attendre; mais alors, nouvelle déception. Mehmet bey déclara que le démissionnaire ne partirait pas avant de lui avoir fait obtenir de la Porte, à lui Mehmet, le pachalik de Scodra; en sorte que le malheureux prisonnier fut obligé de remuer ciel et terre à Constantinople pour faire nommer son geôlier à sa place (*).

Telle était la situation du pays sous la domination ottomane, situation bien fatale quand on pense que l'Albanie et la Bosnie, les deux contrées où l'islamisme avait fait le plus de prosélytes, étaient aussi celles qui échappaient le plus à l'action de son pouvoir. La Porte dominait plus ou moins, elle gouvernait tant bien que mal

(*) *Etudes alb.* p. 97, 98 et suiv.

en Thrace, en Bulgarie, en Macédoine, en Thessalie, dans la Grèce proprement dite; quant à l'Albanie et à la Bosnie, elle n'y conservait que les apparences de l'autorité. Rien ne prouverait mieux, au besoin, l'incapacité radicale de l'islamisme à établir dans ses états un ordre de choses légal et régulier. Séparé des chrétiens par son dédain et par leur aversion, il ne se réunissait à quelques uns d'entre eux dans l'ordre spirituel, que pour s'en éloigner encore dans l'ordre temporel par l'indiscipline qu'il semblait leur inoculer et par son impuissance à la dompter. Il était haï ou méprisé, affectionné il ne le fut jamais; il faisait des esclaves ou des prosélytes, nullement de véritables sujets. Marqué du sceau de la destruction, chaque pas que sa religion faisait en avant, était un coup porté à son gouvernement. Plus il gagnait de sectateurs à la foi, plus il créait d'embarras à l'administration. Du temps où ils professaient le culte chrétien, les Caramouratadès étaient des gens paisibles, industrieux, subissant avec résignation les vexations des musulmans; ils n'eurent pas plus tôt apostasié, qu'on les vit courir aux armes contre leurs anciens spoliateurs devenus leurs coreligionnaires, et se transformer en brigands redoutables; pendant plus de 50 ans, ils remplirent l'Albanie de la terreur de leur nom, et il a fallu toute l'habileté et toute la puissance d'Ali-pacha pour les ranger sous son autorité. (*) Décrets mystérieux de la providence! La religion musulmane était chargée de tirer raison des méfaits du gouvernement musulman, tandis que celui-ci à son tour était réduit à réparer les cruautés de sa propre religion. Ainsi

(*) Pouqueville, voyage, tome 1, p. 207—208.

se détruisaient mutuellement sur les ruines qu'ils avaient entassées, les deux éléments de l'islamisme.

Ce n'est pas qu'ils n'eussent la conscience du danger que leur faisaient courir ces convulsions ; mais tous les efforts qu'ils firent pour le conjurer avortèrent complètement. Pourquoi ? — Parce que, comme disait Cromwel, *il y a des arbres qui ne poussent jamais à l'ombre d'autres arbres* ; parce que l'ordre et la légalité ne pouvaient pousser à l'ombre d'une religion qui changeait ses adeptes en instrumens de désordre et d'iniquité, ni être garantis par un gouvernement condamné à s'appuyer sur une telle religion.

(La fin prochainement.)

P.

Un maître d'école à Athènes au XVII^e siècle.

—oooo—

A ceux qui désirent se faire une idée quelque peu exacte de la Grèce actuelle, nous conseillerons de lire les vieux voyageurs plutôt que les touristes modernes. Les premiers visitaient l'orient pour en faire une étude consciencieuse, tandis que les autres n'y viennent, en très grande partie, que pour s'y procurer des distractions ou pour y servir des intérêts politiques ; puis, si par hasard il leur arrive de ne pas trouver ce qu'ils ont cherché, ils se vengent de leurs déceptions en médissant du pays. Les

livres qu'ils publient peuvent être des romans plus ou moins amusants, des aventures personnelles plus ou moins vraies, ce ne sont pas des œuvres sérieuses. Aussi y a-t-il dans les bouquins poudreux des XVII^e et XVIII^e siècles, telle page qui peint les sentimens, les dispositions et le caractère du peuple grec, beaucoup mieux que ne le font tous ces volumes pimpans à couvertures jaunes, bleues ou rouges qui encombrant le marché littéraire de nos jours.

Mais, dira-t-on, la Grèce n'aurait donc pas changé depuis bientôt deux cents ans ? — Il y a dans l'histoire d'un peuple des choses qui changent et d'autres qui restent à tout jamais inaltérables. C'est même sur ces traits invariables de l'esprit national que ni le temps, ni la domination étrangère, ni les influences extérieures, ne sont parvenus à effacer ou à modifier, que nous voudrions surtout attirer l'attention du public européen ; car dans ce cachet immuable dont a été empreint le caractère d'un peuple, se trouve tout le mystère de son passé et de son avenir. Lisez, par exemple, dans La Guilletière la description si naïve de la visite que lui et ses compagnons de voyage ont faite à un didascalos d'Athènes au milieu du XVII^e siècle, des conversations qu'ils ont eues avec lui, des révélations qu'ils en ont reçues, et dites si ce n'est pas là une scène bien plus instructive que tous les caquetages de M. About et toutes les fables de M. Texier ; nous ajouterons que le tableau semble tracé d'hier, tant la couleur en est fraîche, et tellement la pensée qu'il exprime correspond aux sentimens qui animent encore à l'heure qu'il est la société grecque. Il va sans dire que c'est de l'esprit général de ce récit que nous voulons parler, et qu'il y a

certain détails dont nous sommes les premiers à reconnaître la singulière exagération. Mais citons plutôt que de commenter.

Après avoir parlé de la réception amicale que leur avait fait le didascalos, de la méthode ingénieuse qu'il suivait dans ses leçons et des quelques modestes rafraichissemens qu'il s'était empressé d'offrir à nos voyageurs, La Guilletière poursuit son récit ainsi qu'il suit :

« Au midy de la maison où nous estions, et presque au pied des fenestres, il y avoit un petit clos de vignes, tres-mal cultivé, quoy que les seps fussent si gros, et si bien nourris, qu'ils sembloient inviter le Didascalos à le mieux entretenir. Aussi quand il nous out dit que le vin que nous beuvions, venoit d'un plant semblable à celuy de ce clos, je ne me pus pas empescher de luy faire des reproches de sa nonchalance à faire valoir celuy-là. L'un des calogers, et mesme celuy qu'on nous faisoit passer pour le plus spirituel, prit alors la parole, et me répondit en Italien, qu'il parloit assez bien, que veritablement ce terroir estoit bon, et qu'on y pourroit encore faire venir de plus belle vigne; mais nous n'en sommes pas plus avancez pour cela, ajouta-t-il; le raisin seroit bien là pendu dix mille ans, que le vin n'y viendroit jamais tout prest à boire. A cette réponse, nous nous regardâmes l'un l'autre. Des seps de vigne, qui ne rapportoient pas le vin tout cuvé, estoit quelque chose d'extraordinaire, et de ridicule. Nous ne pouvions pas nous imaginer qu'un Athenien pust jamais dire une plus grande fadaise, et sur tout un Athenien qu'on nous avoit tant vanté. Nous parlâmes en suite de leur pain, dont la farine ne nous sembloit pas bien pestrie. Le Didascalos nous dit que c'estoit la faute des moulins, et que la riviere d'Ilissus estoit presentement couppee en tant de canaux, qu'elle ne pouvoit fournir assez d'eau pour bien moudre le bled. Et pourquoy ne vous servez-vous pas de moulin à vent, luy dit Drelingston? Bon, repliqua froidement le caloger, nous fismes faire une fois quatre moulins à vent dans un valon, pas un seul ne nous put servir. Ce fut là que je perdus la bonne opinion que j'avois des Grecs; nous ne pûmes nous empescher de rire, et nous prismes occasion de faire entre nous en langue latine, de grandes exagerations contre l'ignorance des Atheniens modernes. Eux, de leur costé, gardoient le silence, et se composoient le visage. Nous croyions qu'ils faisoient ainsi les fiers, comme s'applaudissant d'avoir dit quelque chose de bon, et cette gravité redoubla nos railleries. Le

Didascalos soufrioit, et ne disoit mot; mais Bertaldi qui n'avoit pas encore parlé, s'avisa de nous dire qu'il ne vouloit pas juger de ces gens-là comme nous faisons, et soutint que les Grecs se moquoient de nous, et que par des réponses, qui apparemment estoient tres-badines, ils vouloient confondre le caquet de non babillars, et se défaire de nos importunes questions, ajoutant qu'il n'y a point de raillerie plus agreable qu'une certaine niaiserie spirituelle comme la leur, qui se moque de sang froid de ceux qui font les fins. Mais il eut beau dire; nous ne laissâmes pas de croire qu'il les faisoit plus spirituels, qu'ils n'estoient: et aussi ils nous écoutoient avec un certain visage si niais, et une gravité si sottte que cela ne serroit guere à nous en donner une meilleure impression. Bien plus, quand je me mis à leur conter qu'il y avoit eu autrefois un homme illustre de leur ville appelé Alcibiade, qui avoit saccagé Constantinople, connu en ce temps-là sous le nom de Bizance, ils me regardoient avec estonnement. Quand je leur nommois les plus illustres de leurs anciens habitans, Olympiodore, Thrasibule, Harmodius, et Aristogiton, ils m'arrestoient tout court, et me demandoient si ces gens là estoient bons Chrestiens, s'ils estoient sortis du sang de Constantin, et si en leur temps ils avoient bien valu Dimitrios Beninzellos, Stamatias Paleologuos, ou Polimenos Zarlis, m'opposant quelque'un de leurs Vecchiados à chaque homme illustre que je leur nommois.

A la fin nostre caloger levant tout-a-fait le masque, et justifiant le préjugé qu'en avoit fait Bertaldi. Je me moque de vos Alcibiades et de vos Olympiodores, dit-il avec vehemence; qui s'attendroit à leur bravoure, et à la sagesse de Phocion pour nostre subsistance, seroit plus fol que Socrates n'a esté sage. Il ne vient pas un seul Franc à Athenes, qui voyant l'estat du pays si different de ce qu'il estoit, ne déplore nostre condition, qui ne témoigne de la douleur de voir une ville si celebre usurpée par des barbares, et qui par un zele pieux, ne crie contre l'ambition qui anime vos princes à se déchirer l'un l'autre, au lieu de se liguier en nostre faveur, autant que pour leur propre interest, contre les armes des infidelles. C'est le sentiment et le discours ordinaire de tous les voyageurs que nous voyons. Que gagnent-ils? Ce n'est qu'un vain babil, et d'icy à cinq cens ans on parlera inutilement chez vous du mauvais usage de la liberté, et de la puissance de vos chrestiens. Le remede n'en sera pas plutôt prest. Les demy-sçavans de vos quartiers se moquent de nostre ignorance; mais ont-ils raison? Nous ne nous sommes pas contentez de vous communiquer dans le vieux temps, les lumieres des plus belles sciences. Quand il vous est arrivé d'oublier ce que vous teniez de Platon, d'Aristote, d'Epicure, et du reste de nos anciens, nous avons eu la bonté de vous envoyer pour la seconde

fois, sur le milieu du quatorzième siècle, le sçavant Argyropole, Theodora Gaza, George de Trapezunte, George Gemisto, et Antonicus. Vous paroissez surpris maintenant; et pour qui prenez-vous les Atheniens? Pour achever de vous confondre, je garde pour le dernier le pauvre, mais illustre caloger Bessarion, qu'un de vos papes fit cardinal, et qu'il envoya légat en France pour pacifier les differens du roy Louys XI. et de Charles, dernier duc de Bourgogne. Vous croyez donc estre les uniques depositaires de l'histoire? Et cependant vous ne sçavez peut-estre pas que le pape fit aux funerailles du Grec Bessarion ce qu'on n'avoit jamais fait à celles d'aucun cardinal; car ce pontife y assista, contre l'usage de la cour de Rome. Je ne voudrois pas jurer qu'avec tout vostre caquet latin, vous eussiez jamais oüy parler de cette circonstance. Apprenez donc encore ce détail. George Gemisto estoit philosophe Platonicien, et Georges Trapezuntin, philosophe Peripateticien. Ces deux sectes subsistent encore parmy nous, et ne sont pas amies non plus qu'autrefois. Aussi Georges Trapezuntin écrivit contre la doctrine de Platon, et je ne doute pas que son merveilleux ouvrage ne soit tombé entre vos mains, et qu'il ne soit la principale cause qui vous a fait recevoir depuis peu Aristote dans vos écoles. Venez à Constantinople, venez à Sinopi, fameux port de la Mer Noire; vous y verrez des professeurs de Philosophie, qui feroient leçon aux vostres dix ans durant. Par modestie, je ne vous parleray point de ceux qui sont à Athenes; vous prendrez langue. Mais on tient des écoles ouvertes dans les trois villes que je vous nomme. Pour les autres villes de la Grece, on n'y veut plus d'autre science que celle qui enseigne à mépriser les choses de la terre et à poursuivre celles du ciel. Toute nostre philosophie ne doit s'attacher qu'à la connoissance et à la detestation de nos vices, et nostre theologie, qu'à l'Oraison. Le grand apôtre à qui nostre ville doit sa conversion, n'insinua autre chose dans nos cours, et c'est l'esprit et l'objet des sçavantes epistres qu'il adresse aux Grecs. Pour vous autres, quel est le fruit de vostre éloquence artificieuse, et de ce tumulte confus de vos écoles, de ces vaines et opiniastres contestations de vos docteurs, de ces chimeriques disserations sur des matieres, que vous appelez curieuses, et que nous traitons de ridicules? La plupart des questions de physique sont plutôt des contestations pour la curiosité que pour l'usage; en un mot des reflexions metaphisiques contraires aux experiences. Elles ne servent qu'à envelopper la verité de mille nuages, au lieu de l'éclaircir; et les subtilitez du college sont toujours ou la source, ou l'appuy des heresies nouvelles, des sectes bizarres, des opinions monstrueuses, des ligues et guerres civiles, et des injustices du barreau. Depuis que vous avez chassé Platon de vos écoles, pour y établir Aristote, combien

y a-t-il eu de vos docteurs scholastiques, qui ont voulu faire de la philosophie de ce Peripateticien, le fondement de la doctrine chrestienne, en laissant l'Ecriture, et revoquant toutes choses en doute, jusqu'à mettre en question s'il y a un Dieu, et à le disputer pour et contre? Encore n'avons-nous pas cet entestement pour ces philosophes. Quoy qu'ils soient de nostre pays, et qu'ils ayent enseigné icy, nous sommes les premiers à prendre party contr'eux, quand la raison l'ordonne. Mais après avoir parlé de nos exercices de paix, voyons si nos exercices de guerre ont prévalu sur les vostres. Ne remontons pas jusqu'aux vieux siècles. De ce costé-là vous ne nous disputez rien; mais il n'y a que quatre cens soixante et quatre ans que nous défimes la plus belle de vos armées navales vers la bouche du fleuve Strymon en Macedoine. Vos armes n'ont jamais eu qu'un avantage sur les Grecs, à la prise de Constantinople, encore fut-ce par un attentat plein d'impiété: car l'armée que vostre ligue assembla quinze ans après vostre déroute du Strymon, et qu'elle avoit mise sur pied pour le recouvrement de la Terre sainte, estant arrivée à Zara en Dalmatie, entreprit d'aller surprendre Constantinople, au lieu d'aller en la Palestine, comme elle l'avoit publié. Ainsi trahissant les vœux de la croisade, et abusant des aumônes que la chrestienté avoit destinées à la guerre sainte, vous tirastes inopinément à Constantinople, qui fut surprise contre la foy publique et la pieuse esperance des honnestes gens de vostre nation. Vous y forgeastes deux ou trois Empereurs, dont il y en eut un qui expia de sa teste le crime de l'usurpation. Quand notre Empire commença à sentir la fureur des armes Othomanes, si vous eussiez écouté la politique et la religion, vous eussiez joint vos forces aux nostres et arrêté dans sa source un mal qui ne peut avoir pour vous que des suites très-funestes. S'il arrive jamais, ce que le ciel veuille divertir, que l'isle de Sicile soit aux mesmes abois où se trouve presentement celle de Candie, que deviendra la triste Italie, elle qui n'a pas une bonne place de guerre, et où l'on voit peu de bras dignes de ses anciens heros? Vous ne vous avisez point de luy reprocher qu'elle est aussi peu fournie de Cesars et de Scipions, que nous d'Alexandres et d'Olympiodes. Voyez ce que vous avez fait pour nous. Les Gennois, par une tache éternelle au nom Chrestien, fournirent à Amurat I. il y a trois cens et huit années, les vaisseaux qui passerent en Europe les troupes turques qui y ont porté la guerre. Vos cabales et vos factions ne nous ont pas mesme laissé le secours de nos propres heros; et quand nous crûmes avoir trouvé nostre unique liberateur en la personne de Scanderbeg, le pape Pie II. qui luy voyoit tenir en balance la fortune des Othomans, ne laissa pas d'interrompre ses progrès. et n'eut point de relasche qu'il ne l'eust di-

verty de cette guerre sainte, pour le faire venir en Italie, s'intéresser aux querelles des Chrestiens; et c'estoit pour chasser les François de Naples. Quelque temps après, quel indigne accueil, et quel lâche traitement fistes-vous au prince Zizim, fils aîné de Mahomet II. le protecteur de nostre ville? Ce malheureux Zizim se voyant reculé de l'Empire par quelque milice seditieuse, courut jusques chez vous, pour ouvrir à vos armes le sein de la Turquie. Coupables envers la Chrétienté, d'avoir méprisé cette heureuse occasion, vous ajoûtastes la perfidie à la négligence, et fistes perir ce misérable prince par le poison. Pour vostre honneur, je n'en nommeray pas les auteurs. Ainsi vous trompastes tous nos Grecs, qui n'attendoient que sa présence, et qui le regardoient comme l'unique ressource de nostre rétablissement. Vous trompastes aussi les Turcs qui estoit de son party. Les princes Othomans s'en souviendront, et après le malheur de Zizim, il n'y aura pas presse entr'eux à se réfugier chez vous, quelque persecution qui leur arrive. Car à nostre égard, ce n'est que l'occasion qui nous manque, ce n'est pas le courage. La valeur de notre nation n'a point degeneré; ne sont-ce pas desoldats Grecs qui battent encore aujourd'huy vos troupes, et qui assujettissent vos provinces? Car vous ne niez pas que les armées Othomanes ne soient composées d'enfans de tribut qu'on leve chez nous, et à qui le nom de Jannissaire n'oste pas les droits de la naissance grecque, et ne détruit point la force de l'air natal. . . .

Comme le caloger eut fini, le Didascalos prenant la parole, et s'adressant à nous, on a oublié, nous dit-il, de vous marquer une chose, en vous parlant de la valeur des Jannissaires Grecs. Si nous voulons faire fracas d'une valeur grecque toute pure, il ne faut que vous nommer trois braves de nostre temps, dont l'intrepidité a paru dans la Candie, à sçavoir Zymbi, Balmazama, et Calamo. Les deux premiers y ont commandé chacun un regiment, et l'autre s'est contenté du titre de capitaine. Mais enfin tous trois ont servy les Venitiens avec tant de courage et de prudence, qu'ils ont esté également admirez des Turcs et des Chrestiens. Informez-vous d'eux, si jamais vous passez en Candie.

Figurez-vous, si vous le pouvez, l'étonnement que nous donna cette apologie des Grecs, et combien nous fusmes surpris d'entendre dire de si bonnes choses à un homme que nous avions pris pour une statue. Il humilia nostre troupe de sçavans, qui luy demanderent pardon de l'injustice qu'ils avoient faite au mérite de la nouvelle Grèce. Je vous ay nommé cy-devant cet excellent homme. C'est Hieros Monachos Damaskinos. Bertaldi se secut bon gré d'avoir jugé de luy si sagement. Damaskinos nous avoua qu'avec de semblables di-cours il avoit souvent confondu la vanité de beaucoup de voya-

geurs. S'il luy en tomboit souvent entre les mains, l'honneur de la Grèce seroit bien-tost réparé; et comme il est tres-sociable, la chose ne seroit pas difficile. Mais la plupart des Francs ne veulent faire aucune démarche; et si dans la conversation il leur conteste quelque chose, aussi-tost c'est un ignorant; et voilà l'injustice (*).

Ce n'est donc pas d'hier, ni sous l'influence factice du philhellénisme moderne, comme on se plait à le faire accroire depuis quelque temps, que la Grèce a pris confiance en son avenir; il y a deux cents ans, à une époque où personne ne songeait encore à elle, elle avait sur ce chapitre des convictions aussi inébranlables que celles dont on lui fait aujourd'hui un crime. Un mot cependant sur l'ouvrage de La Guilletière. Dans sa topographie d'Athènes, Leake prétend que La Guilletière n'a jamais été dans cette ville et qu'il n'a écrit son livre que sur des notes qui lui auraient été transmises par des missionnaires catholiques établis en Grèce. Cette opinion, en admettant qu'elle soit fondée, diminuerait peut-être la valeur de la partie topographique de l'ouvrage, mais elle ne ferait évidemment qu'ajouter au mérite de ses appréciations politiques et morales; car des missionnaires habitant depuis longtems le pays, se trouvaient dans le cas de le connaître mieux qu'un voyageur qui n'y aurait fait que passer quelques jours ou même quelques mois.

P.

(*) P. 235 et suiv. Voici le titre entier de l'ouvrage de La Guilletière, du moins de la seconde édition de cet ouvrage, sur laquelle nous avons fait ces citations: Athènes ancienne et nouvelle, et l'estat présent de l'empire des Turcs, contenant la vie du Sultan Mahomet IV, le ministère de Coprogli Achmet Pacha, G. Vizir, et son campement devant Candie Avec le plan de la ville d'Athènes. Par le Sr. de La Guilletière. Seconde édition, augmentée en plusieurs endroits, sur les mémoires de l'auteur. A Paris, 1675.

Quinzaine politique du Spectateur.

—0000—

La lutte qui se poursuit aujourd'hui en Orient et dont l'expédition de Crimée est le principal épisode, absorbe l'attention de tout le monde. Mais, quelle que soit l'issue de cette guerre, un remaniement de l'Empire Ottoman en sera nécessairement la conséquence. Les chrétiens de l'Orient ont un intérêt majeur à cet événement. Leur désir, leur vœu est de sortir d'une position dégradante, devenue désormais intolérable, position qui est une tache pour toute la chrétienté. Mais en Europe, s'est-on nettement posé cette question du remaniement futur de l'Orient? Car, il ne s'agit pas de savoir quelle sera la politique qui devra prévaloir en Turquie. Ce n'est pas pour que la voix de telle puissance soit plus écoutée que celle de telle autre, que se poursuit apparemment la guerre actuelle. C'est, au dire de l'Occident, pour assurer le repos et la liberté de l'Europe. Or, avouons-le franchement, nous ne comprenons pas comment la liberté de l'Europe serait garantie quand on parviendrait à imposer à la Russie les quatre conditions posées par M. Drouin de Lhuis. Nous n'y voyons qu'un déplacement précaire de prépondérance, voilà tout.

Ce qui, à toute époque, et lorsque les passions n'étaient pas en jeu, que la raison froide et calme dirigeait la politique des cabinets, ce qui, disons nous, était leur préoccupation constante à l'endroit de ce qu'on est convenu

d'appeler l'Orient, c'était le maintien de l'intégrité de l'Empire Ottoman, nécessaire à la pondération des divers pouvoirs sur les quels s'étaie l'équilibre européen. N'est-ce pas la décadence, l'affaiblissement progressif de l'Empire Ottoman qui a donné naissance à la question d'Orient? A quoi donc aura abouti cette guerre formidable qu'on fait à la Russie, quand on sera parvenu à lui faire accepter les conditions qu'on cherche à lui imposer? Tout simplement à garantir, pour quelque tems, l'empire turc contre les attaques de son puissant et redoutable voisin. Mais, sérieusement, tout le danger que court la Turquie ne vient-il que de là? Ne vient-il pas principalement de sa décomposition intérieure? N'a-t-elle pas à craindre les vellétés d'indépendance de son puissant vassal, le vice-roi d'Égypte? Ses frontières, pour être garanties du côté de la Russie, ne seront elles pas toujours exposées à l'envahissement d'une autre grande puissance également voisine, pour peu qu'un prince ambitieux et d'humeur belliqueuse occupe le trône de la maison d'Habsbourg? Vouloir garantir la Turquie, dont on tient à conserver l'intégrité, contre toute attaque, non seulement de la Russie, mais de toute autre puissance encore, voilà ce que nous comprenons, certes: mais quand même on y parviendrait, la question intérieure, la question de remaniement, de reconstruction, restera intacte; c'est là une question que l'on se pose sans doute, mais sur laquelle on ne paraît pas avoir encore des idées bien arrêtées.

A en juger par ce qui se dit et par ce qui s'écrit en ce moment, il semblerait pourtant qu'on est fort d'avis, à part quelques mesures qu'on recommanderait au Sultan en faveur des chrétiens, de ne faire entrer que l'élément

ottoman dans la grande réforme qui doit rajeunir et réédifier le vieil empire. On ne se fait certes pas illusion sur l'incapacité des Turcs, sur l'excès de dépravation qui les empêche de profiter des notions de la civilisation chrétienne, incompatible avec les prescriptions et l'esprit du Coran, pour en introduire les bienfaits dans leur pays. Mais qu'à cela ne tienne. Les Turcs ne sont plus aussi difficiles qu'autrefois. Toutes les carrières seront ouvertes aux ghiaours qui, sans abjurer la religion de leurs pères, consentiront à échanger leur nom européen contre un nom turc. Rien n'empêchera que le nouveau Mourad bey ou Achmet effendy n'arrive aux plus hautes dignités de la hiérarchie civile et militaire. Cela ne se pratique-t-il pas déjà sur une échelle restreinte, il est vrai, mais qu'on saura bien élargir? Or, il y a en Europe une surabondance de capacités réelles dans toutes les branches, et qui végètent misérablement faute d'emploi. Cette multitude de jeunes gens n'aura qu'à venir à Constantinople, et l'armée turque se peuplera d'officiers instruits, l'administration de sujets capables et laborieux, et il s'établira peu à peu, dans toutes les branches, une réforme salutaire, qui prêterait à ce corps agonisant les forces que donne la science moderne.

Voici certes de beaux projets. Réformer la Turquie, la conquérir à la civilisation et aux idées de l'Occident, ouvrir un vaste débouché à tout ce que les écoles déversent de surabondant dans la société, ôter par l'émigration d'une foule de capacités désœuvrées, un contingent redoutable aux sociétés secrètes, et s'assurer ainsi, par leur concours, une prépondérance constante dans ce pays, ce serait là une véritable aubaine pour certains esprits qui prennent l'Orient

pour le pays des Mille et Une Nuits. Mais telle ne saurait être la pensée des hommes sérieux qui président aux destinées des grands peuples de l'Occident. A côté de treize millions de chrétiens du rite oriental, dont on trompera toutes les espérances, et qu'on se rendra nécessairement hostiles, on aura à affronter une lutte sourde de la part des Turcs, qui devront non-seulement céder à des ghiaours intrus une bonne partie des places qu'ils occupent, mais qui seront sevrés, par l'introduction d'un système de gouvernement plus régulier, de ces immenses avantages qui leur permettent aujourd'hui de mener des existences primitives. Ajoutons à cela les préjugés religieux, la diversité de mœurs et d'habitudes, et nous verrons qu'un pareil état de choses ne pourra subsister qu'appuyé par la présence permanente d'une force armée capable de comprimer à la fois la masse turque regimbante et la masse des chrétiens mécontents.

Un pareil projet, quelque avantageux qu'il paraisse de prime-abord, est surtout impraticable du moment où l'influence à exercer en Turquie devra nécessairement être partagée entre plusieurs puissances. On peut bien entreprendre une guerre de concert, mais il est impossible d'imaginer qu'une direction continue et une surveillance constante sur un grand Etat qu'il s'agit de réformer radicalement, puisse s'exercer sans unité d'action et de vues.

Aussi, quels que soient les projets que l'on prête aujourd'hui aux Puissances qui semblent avoir assumé la tâche de réorganiser la Turquie, il est impossible qu'elles ne finissent pas par s'appuyer sur les élémens indigènes. Voilà pourquoi il est indispensable de les étudier avec impartialité, en laissant de côté toutes les préventions, la-

vorables ou contraires, que les passions du moment ont fait naître. Malgré ce qu'on dit des Turcs, le tout dernier hatt humayum dont on fait tant de bruit, contient textuellement l'aveu que les bienfaits qu'on avait voulu introduire par le Tanzimat, n'ont pu être réalisés par suite de la rapacité et de la corruption des autorités, et le firman du 17 Septembre dernier, publié par le *Moniteur*, nous donne une peinture exacte de « *la violence, de la tyrannie et des actes contraires à l'humanité, qui portent atteinte aux propriétés, à la vie et à l'honneur des sujets musulmans et chrétiens.* » Tous les méfaits, tous les actes de barbarie dont nous ne signalions jadis qu'une faible partie, sont donc pleinement confirmés par la bouche du Sultan. Sa Hautesse déclare elle-même que « *cette situation est en vérité très déplorable.* » Et notez bien, que ces déclarations solennelles ont lieu précisément dans un moment où la Turquie a le plus grand intérêt à dissimuler ses misères, afin de s'attirer l'estime et la bienveillance des gouvernemens et de l'opinion publique en Europe. Tant qu'on n'abandonnera pas les idées erronnées, soit en faveur des Turcs, soit au désavantage des chrétiens, tant que, comme nous venons de le dire, on n'étudiera pas avec impartialité les deux élémens, on ne parviendra jamais à connaître le véritable état des choses. Qu'on porte surtout une attention approfondie sur l'élément chrétien. Nous ne pouvons pas assez répéter que ce n'est qu'en lui que réside l'avenir de ces contrées, et que la grande question qui préoccupe l'Europe ne fera que tourner dans un cercle vicieux aussi long-tems qu'on n'aura pas compris le véritable caractère de la révolution qui se prépare en Turquie. où va surgir un nouveau 89 en faveur des chrétiens. Mais telle n'est

pas, malheureusement, l'opinion du moment. Tout est interverti et confondu. On s'est créé une illusion dont on ne peut se détacher. Des hommes sérieux, des hommes de bien se laissent entraîner par de fatales erreurs. On prodigue aux grecs, pour leur récente prise d'armes, le reproche d'ingratitude envers les Puissances Occidentales. C'est un reproche injuste, et que nous repoussons de toute la force de nos convictions. Le bienfaiteur n'a jamais le droit d'exiger de son obligé de sacrifier ses droits imprescriptibles, d'abdiquer sa dignité d'homme : le chrétien ne peut jamais prétendre qu'un autre chrétien se soumette volontairement à l'esclavage des infidèles. Quels que soient les devoirs imposés par la reconnaissance, ils ne sauraient jamais aller jusque là.

Aussi, avons nous été profondément affligés de voir la *Revue des Deux Mondes* (livraison du 1^{er} Octobre) se rendre l'interprète de ces sentimens. Il est vraiment étonnant que les rédacteurs de ce recueil si universellement et si justement estimé, aient cru bon de se prévaloir d'une publication récente pour formuler un jugement sur la situation de la Grèce. Depuis le travail de M. Forcade, il paraît que les injustes préventions conçues contre la Grèce ont fait de notables progrès. Quant au livre de M. About, nous le passerons sous silence; nous nous en rapportons à tous les honnêtes gens, à tous les hommes qui ont du cœur et de l'éducation, pour donner leur véritable nom à ce que la *Revue* veut bien appeler *humour* et *amusantes esquisses*. La *Revue* va jusqu'à signaler, à côté des chants avec lesquels les paysannes endorment leurs enfans, un vœu d'agrandissement pour la royauté grecque, prononcé par les membres du Saint Synode dans le serment qu'ils

prérent au Roi. C'est une interprétation par trop forcée, nous en demandons pardon aux héliénistes de la *Revue*, du dernier passage de la formule du serment. Oubliant et les quatre siècles d'esclavage, et la lutte d'extermination que la Grèce eut à soutenir pendant sept ans, avant de recouvrer son indépendance, on voudrait y voir le système représentatif fonctionner comme en Angleterre. Mais, puisque dans la chronique de la *Revue*, que nous avons sous les yeux, on parle aussi de l'excellente histoire d'Angleterre de M. Macaulay, nous y renvoyons ceux qui se montrent si sévères pour les faux pas que nous faisons parfois dans la route toute neuve du régime constitutionnel. Ils y verront comment il était encore pratiqué dans le Royaume Uni après plusieurs siècles. Ils n'ont qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe aujourd'hui même à l'autre extrémité méridionale de l'Europe ; ils devraient surtout, lorsqu'ils vont chercher jusque dans les chansons des paysannes, des argumens contre nous, nous tenir compte aussi de ce qu'il y a de plus sérieux dans l'application de ces formes libérales, de cette législation toute nouvelle pour le pays. Entre mille autres, nous ne citerons qu'un seul exemple. Il y a à peine six semaines, qu'un crime horrible a été commis sur une famille anglaise en Eubée : les époux Leeves ont été assassinés de nuit dans un village qu'ils y possédaient en propriété. Quelque tems avant ce funeste événement, M. Leeves avait prêté quelque argent, et le bruit s'était répandu qu'il attendait une forte somme d'Angleterre pour la placer dans le pays. Il reçut dans ces entrefaites une caisse contenant divers objets d'ameublement. On crut que l'argent attendu était arrivé, et une bande de cinq malfai-

teurs commit le crime. Dans un espace de tems très-court, les assassins furent découverts, toute l'instruction fut terminée, et, sur le verdict des jurés, la Cour d'Assises de Chalcis condamna, le trente sixième jour après celui où le crime fut commis, trois des cinq malfaiteurs à mort, et les deux autres aux travaux forcés à perpétuité.

Nous avons exposé ce fait dans toute sa simplicité. Nous le livrons avec confiance à l'appréciation impartiale de tous les hommes éclairés et de bonne foi, et nous leur demandons, lorsqu'ils signalent le mal, de ne pas oublier le bien. Nous ne craignons pas la lumière, mais nous la demandons pleine ; pas d'ombres laissées à dessein sur le tableau. Qu'on nous juge avec justice, avec impartialité, sans préventions, et notre cause est gagnée.

B.

M. RENIÉRI.